

Lorsque son fils franchit le seuil de la demeure fermée depuis un mois, celle de Pierre Levant, son père décédé brutalement de cause inconnue, il hésita longuement avant de décider quelle pièce il allait explorer en premier.

Il y avait longtemps qu'il n'était pas revenu à *la Renardière*, ce domaine cossu où il était né mais dont les murs avaient depuis longtemps oublié la gaieté de ses rires d'enfant. Dominique Levant avait maintenant quarante-cinq ans et c'est en Amérique qu'il avait « fait sa vie », comme le veut l'expression populaire. Il n'avait pas revu son père, n'avait eu aucun contact avec sa famille restée à *la Renardière* après la mort de sa mère Émilie, alors qu'il n'avait que trois ans. Il se souvient encore, par des visions fugaces, d'un visage doux aux grands yeux clairs qui se penchait au-dessus de son lit d'enfant pour l'embrasser chaque soir et lui souhaiter une bonne nuit. Il entrevoit parfois encore un bijou qu'elle portait autour du cou, qui venait lui chatouiller le nez lorsqu'elle s'inclinait, et que souvent elle déposait sur la petite table auprès de son lit pour que ses petites mains tendues vers cette maman si

belle, si délicate et affectueuse ne puissent pas l'atteindre. Il lui arrivait d'oublier ce bijou près de lui, et il aimait ces oublis plus que tout. L'objet précieux près de lui, c'était maman qui restait, après que la porte se fut refermée.

Il n'avait plus de souvenir de son père. Il avait tout oublié du décor de ses premières années et il ne se rappelait pas avoir eu ni frère ni sœur... Et voilà qu'il était là !

Il avait reçu, il y avait une quinzaine de jours de cela, à sa grande surprise, une lettre d'un notaire français qui l'informait qu'il était l'unique héritier de ce domaine en Bretagne. Sa tante Virginie l'avait élevé dans sa propriété du Vermont à la demande de son père, accablé par la mort de sa femme qu'il chérissait. Virginie avait accepté, mais lorsque son père avait épousé sa seconde femme quelques mois seulement après la mort d'Émilie, les relations s'étaient interrompues, et rien n'était venu rapprocher Dominique et son père. L'enfant avait trouvé chez sa tante un foyer chaleureux avec des cousins et des cousines de son âge. Il avait grandi entouré d'affection, poursuivi de brillantes études d'historien et était devenu citoyen américain jusqu'au bout des ongles. Il n'avait malgré tout pas oublié sa langue maternelle que Virginie avait tenu à lui faire apprendre.

Dominique était passionné par l'histoire du Moyen Âge, mais il était encore plus ardemment investi dans une collection qui était devenue le moteur de sa vie. Il ne savait pas d'où venait cette joie profonde qui s'emparait invariablement de lui lorsqu'il découvrait dans une brocante, une vente aux enchères ou sur des sites spécialisés, une

## LE COLLECTIONNEUR DE BOÎTES D'ALLUMETTES

de ces petites boîtes d'allumettes aux couvercles ornés de petites affiches publicitaires ou de reproductions de tableaux ou d'autres illustrations sans rapport avec le contenu des boîtes. Il en avait une collection innombrable et certaines d'entre elles étaient, à ses yeux, de vraies œuvres d'art qu'il avait réussi à acquérir au prix de multiples voyages à travers le monde et d'âpres négociations avec les détenteurs. Chacune de ces boîtes avait une histoire, et le lieu, l'heure, les circonstances de son acquisition étaient soigneusement consignés dans un cahier relié de cuir qu'il tenait à jour avec soin dans la pièce de sa maison réservée à sa collection et dans laquelle il se retirait dans la contemplation fébrile de ces précieuses présences amicales dès qu'il rentrait de l'université où il occupait une chaire d'histoire médiévale.

Dominique n'aimait pas partager le plaisir que lui procurait cette activité, ni avec sa famille ni avec ses amis. Cette collection originale était un trésor intime qui ne s'accommodait pas du regard incrédule des indifférents. Aucun regard ne devait venir éteindre la flamme qui brûlait en lui lorsqu'il se retrouvait seul avec ses trésors. « L'œil humain détériore tout ce qu'il regarde » était une phrase d'un psychiatre célèbre qui lui revenait sans cesse à l'esprit.

Néanmoins, il était flatté que tous autour de lui sachent qu'il vibrait de cette passion secrète et que des questions ou des informations vinssent témoigner de l'admiration que portaient les béotiens à cette science quelque peu

mystérieuse. Il savait qu'il tirait de sa collection une reconnaissance qui le plaçait au-dessus de ses collègues qui se contentaient de faire leur jogging tous les dimanches matin. À chaque nouvelle acquisition, il ressentait le même frisson, un émoi pareil au coup de foudre qu'il avait éprouvé pour Julie, sa femme, la première fois que leurs chemins s'étaient croisés. C'était comme une joie fiévreuse, un fervent émoi qui s'emparait de tout son être, une joie mêlée d'angoisse qui ne tardait pas à lui faire souhaiter une nouvelle acquisition dès qu'elle s'atténuait. Cela avait finalement débouché sur un insatiable appétit d'acquisition qui, au fond, l'inquiétait aussi. Il ne comprenait pas d'où lui venait cet intérêt pour ces boîtes, il ne s'expliquait pas pourquoi il les lui fallait toutes, celles qui apparaissaient sur les sites des collectionneurs et les autres que le hasard lui faisait découvrir. Il ne voulait pas s'interroger sur la possible névrose qui le conduisait à ce comportement irrationnel aux yeux des autres. Il voulait tout simplement les objets les plus rares, les plus étonnants, qui avaient le pouvoir émotionnel le plus grand. Il ne supportait plus qu'une boîte cataloguée comme exceptionnelle lui manquât.

Lorsqu'il avait reçu la lettre du notaire français, il était sur le point de partir en Californie où on lui avait signalé un collectionneur susceptible de se séparer de *la* boîte qu'il recherchait depuis longtemps. Il s'agissait d'une petite boîte à tiroir. L'étui dans lequel coulissait le tiroir était rouge. Sur la face supérieure, un énorme gorille aux bras

tendus tenait dans la main gauche une femme minuscule qui semblait agiter désespérément les bras et les jambes pour échapper au monstre. Au-dessus du dessin au crayon ocré, on lisait en grosses lettres *KING KONG* et plus haut *safety matches*. Tout autour du dessin étaient dispersés des caractères en langue chinoise. Dominique désirait faire l'achat de cette boîte, il y mettrait le prix qu'il faudrait, mais il était impératif que cette rareté intégrât sa collection. Le voyage en France était venu perturber son projet et il craignait surtout qu'un autre collectionneur fût plus rapide que lui et que la merveille lui échappât. Il avait bien fait promettre au vendeur de ne céder la boîte à personne sans lui en parler, mais il n'avait pas confiance. Il savait qu'en jouant sur le prix des choses, il y a toujours un moyen de les obtenir.

L'héritage du domaine de *la Renardière* tombait à point nommé, car ce passe-temps insolite, en dehors du temps qu'il y investissait, prenait chaque jour une place plus importante dans le budget familial. Julie en souffrait et parlait de plus en plus souvent de repartir vivre auprès de ses parents vieillissants et de le laisser seul à sa passion dont elle était amèrement exclue.

Dominique décida finalement d'ouvrir la première porte sur sa gauche. C'était la cuisine. Lorsqu'il eut ouvert les volets intérieurs en bois peint, il découvrit une grande pièce au sol carrelé de grands carreaux noirs et blancs semblables à un immense échiquier. La pièce était totalement vide. Hormis une grande armoire massive qui lui

rappelait celle dont sa tante Virginie était si fière et dont elle disait qu'elle y tenait comme à la prunelle de ses yeux, il n'y avait plus rien qui pût témoigner d'une quelconque joie de vivre dans cette cuisine. Il essaya d'imaginer un peu de vie autour de l'armoire, mais l'atmosphère étouffante ne l'encouragea pas à s'abandonner à la rêverie. Il entreprit l'exploration de la vaste demeure. Cela ne lui prit pas longtemps, toutes les pièces étaient vides. Il découvrit que le mobilier, les tentures, les tableaux avaient disparu. On eût dit que le domaine avait fait l'objet d'une saisie immobilière et avait été vidé de son contenu. Seule l'armoire de la cuisine y aurait échappé.

Dominique se rendit une nouvelle fois dans cette pièce où les hautes fenêtres qu'il avait ouvertes avaient laissé entrer la lumière et un air plus respirable. Les rayons du soleil éclairaient maintenant la façade de l'armoire qui cette fois lui parut moins lourde et moins massive. C'était une grande armoire à double vantaux en chêne clair avec des pentures en laiton. Les deux portes étaient ornées de traverses à médaillons. Les traverses hautes et basses étaient finement sculptées de motifs floraux et entre chaque bouquet, une autre sculpture plusieurs fois répétée représentait une curieuse forme géométrique. Dominique se servit de sa manche pour ôter la poussière qui s'était accumulée dans les rainures de la sculpture. Ce qui apparut alors le laissa interdit. Ces jolies petites sculptures n'étaient rien d'autre que des petites boîtes d'allumettes ouvertes, dans lesquelles les allumettes elles-mêmes étaient représentées

avec une grande finesse. Tout à coup, cette armoire prenait à ses yeux bien plus d'importance que le domaine lui-même. Qui avait bien pu sculpter des objets aussi insignifiants sur une armoire, sinon un passionné comme lui-même ? En observant de plus près, au milieu des traverses médianes, dans les deux médaillons, Dominique discerna un monogramme. Deux lettres étaient entremêlées : un « P » et un « L ». Les initiales de son père, Pierre Levant. Les lettres du second médaillon étaient différentes. Malgré la poussière et l'usure du temps, Dominique put quand même reconnaître un « E » et un « L », les initiales de sa mère après son mariage. Il se dit qu'il était en présence de l'armoire de mariage de ses parents et en conclut que le passionné de boîtes d'allumettes était probablement son père ou sa mère. À moins que ce ne fût le menuisier qui avait réalisé le meuble ? Au comble de la perplexité, Dominique se rendit compte qu'il avait côtoyé une armoire semblable à celle-ci pendant toute sa jeunesse auprès de sa tante et qu'il n'avait jamais prêté la moindre attention aux dessins qui s'y trouvaient. Y avait-il aussi des boîtes comme celles-ci et des monogrammes sur l'armoire de tante Virginie ? Les aurait-il inconsciemment admirées sans y prendre garde ? Il se mit à penser que l'origine de sa passion se trouvait peut-être discrètement sous ses yeux depuis son enfance. Un peu troublé par ces pensées, Dominique sortit son iPhone et appela sa tante. Il lui demanda si elle pouvait aller vérifier sur-le-champ quels dessins ornaient sa si chère armoire. Sans cacher sa

stupéfaction, Virginie lui répondit qu'il n'y avait sur son armoire que des bouquets de fleurs et de petites harpes en souvenir de la passion de son mari pour cet instrument. Il y avait aussi leurs monogrammes à tous les deux dans les médaillons. Elle lui confia pour la première fois que cette armoire avait été réalisée en France pour son mariage et que le même menuisier avait sculpté l'armoire de mariage de sa sœur avec Pierre Levant. Dominique lui expliqua qu'il lui révélerait les raisons de son intérêt soudain pour ce meuble qu'il avait toujours dédaigné lorsqu'il aurait résolu un petit mystère qui l'intriguait dans la maison de son père.

Il n'y avait aucune clé dans les serrures de cette armoire fermée. Il n'y avait pas de meuble à tiroirs où chercher, pas de crochets aux murs où les trouver suspendues. Son sens de la logique lui commanda de regarder sur les côtés et au dos de l'armoire. Elles étaient bien là, les deux clés en fer torsadé, accrochées sur le côté droit. Dominique ouvrit les deux vantaux en même temps. Il recula de deux pas pour mieux contempler ce qu'il avait sous les yeux. Une incroyable merveille, un cabinet de curiosités réalisé dans les règles de l'art, avec des vitrines, des cases, des écrins, des étagères et au milieu de cela, un livre relié de cuir pareil au sien. Un trésor ! Il y avait là des centaines de petites boîtes d'allumettes bien rangées, étiquetées, séparées les unes des autres par des petites cloisons de verre de couleur que les rayons du soleil enflammaient. Mais ce qui lui sauta aux yeux immédiatement, ce fut la



boîte rouge sur laquelle il lisait *KING KONG, safety matches*. Elle occupait toute seule le rayon central, dans une case plus grande que les autres. Il était évident qu'elle représentait le clou de la collection. Cette rareté qu'il recherchait depuis longtemps et qu'il se préparait à aller acquérir pour une fortune en Californie se trouvait là sous ses yeux par le plus incompréhensible des hasards et lui appartenait, toute cette collection lui appartenait. Dominique aurait voulu s'asseoir pour maîtriser son émotion et se laisser pénétrer par la joie ineffable que lui procurait cette découverte. Il n'y avait pas de chaise, pas de fauteuil, pas un coin de table. Il sortit reprendre ses esprits dans le parc qui entourait le domaine et s'adossa au grand hêtre devant la porte d'entrée. Petit à petit, l'air frais et le bleu du ciel l'aidèrent à maîtriser son exultation. Il fallait qu'il revoie son trésor avec ses yeux de collectionneur, qu'il évalue en expert qu'il était la qualité du contenu de ce cabinet. Il fallait qu'il ouvre le livre tout de suite. Il revint dans la cuisine et la beauté de l'armoire ouverte le subjuga tout autant que la première fois. Il remarqua, au-dessous de la boîte représentant le gorille, une case plus petite, tapissée de ouate bleue. Il n'osait toucher à rien, tout était si délicatement agencé. Il put cependant voir sur le lit ouaté un bijou qui lui sembla être en or. Au fond de la case, un nom était écrit à l'encre violette. Dominique lut le nom de sa mère : *Émilie*. Alors, une alchimie se produisit, comme un enchantement. Il se retrouva tout à coup petit garçon, dans sa chambre d'enfant

où sa mère venait l'embrasser chaque soir. Il retrouva au bout de ses doigts le contact de ce bijou qu'elle laissait parfois près de lui et avec lequel il aimait jouer. Il était devant lui, ce petit pendentif représentant une jolie petite boîte d'allumettes ouverte. Il pouvait même y voir le petit gorille et la petite femme qui se débattait dans sa main gauche. Dominique revit clairement le visage de sa mère, il revécut ces moments de bonheur intense et eut la sensation d'être arrivé au bout d'un voyage. Il eut la certitude que c'était cette petite boîte en or qu'il recherchait dans toutes les brocantes, toutes les foires et tous les voyages. Le sens de sa collection était donc la recherche de cette sensation que lui procurait le toucher du petit bijou, et pourtant, paralysé par une peur indicible, seul devant cet objet venu du fond de lui-même, il n'y toucha pas. Il prit le livre relié de cuir et l'ouvrit. Tout y était méthodiquement noté. Un travail de professionnel. Il y trouva écrite de la main de son père l'histoire de cette boîte d'allumettes au dos de laquelle ses parents s'étaient juré un amour éternel. Il put y lire comment cet objet anodin avait été le ferment de leur amour quand leurs mains s'étaient frôlées dans un geste simultané pour s'en saisir. Il put y découvrir comment son père avait fait faire un bijou en or à l'image du symbole de leur amour, pour sa mère.

Dominique referma soigneusement les deux portes de l'armoire après y avoir déposé le livre à sa place. Il referma les volets intérieurs et quitta *la Renardière*. Il

## LE COLLECTIONNEUR DE BOÎTES D'ALLUMETTES

allait faire voyager cette armoire et son contenu vers sa maison du Vermont et en compagnie de Julie, il explorerait son trésor. C'est à elle qu'il offrirait la petite boîte en or. Sa vie de collectionneur était désormais accomplie.